Frédéric Martel

J'AIME PAS LE SARKOZYSME CULTUREL

COMMENT SARKOZY VA GAGNER EN 2012

Flammarion

Extrait de la publication

Frédéric Martel

J'AIME PAS LE SARKOZYSME CULTUREL

J'aime pas le sarkozysme culturel. Est-ce une idéologie ? Une attitude ? Un opportunisme ? Mon intuition première, c'est que le sarkozysme culturel est d'abord un système. Ce système, qui n'a encore jamais été décrit dans sa complexité, englobe les médias et la communication, les intellectuels et l'école, Internet, et bien sûr cette culture « middlebrow », à la fois populiste et élitiste, caractéristique du chef de l'État. En cela, la culture est le péché originel du sarkozysme.

Mais aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement de raconter le sarkozysme culturel, il faut aussi le combattre. Le président-sortant risque d'être réélu. Comment ? Grâce à la bataille des idées, à un plan de communication redoutablement efficace et à une guerre culturelle minutieusement préparée.

Pourtant, je fais l'hypothèse que, si Sarkozy est battu culturellement, il sera aussi battu politiquement.

F. M.

***Frédéric Martel** est chercheur et journaliste. Il anime l'émission de radio de référence sur les médias et les industries créatives. Son dernier essai,* Mainstream. Enquête sur la guerre globale de la culture et des médias *est un best-seller international traduit dans une vingtaine de pays.*

Ce livre continue chaque jour sur Twitter :
@martelf et #sarkozysmeculturel et sur le blog :
www.sarkozysmeculturel.com

Flammarion

12-14 Création Studio Flammarion

J'AIME PAS
LE SARKOZYSME CULTUREL

Extrait de la publication

Du même auteur

Le Rose et le Noir. Les Homosexuels en France depuis 1968, Le Seuil, 1996 ; « Points », 2000.
La Longue Marche des gays, Gallimard, 2002.
Theater. Sur le déclin du théâtre en Amérique, La Découverte, 2006.
De la culture en Amérique, Gallimard, 2006 ; « Champs », 2011.
Mainstream. Enquête sur la guerre globale de la culture et des médias, Flammarion, 2010 ; « Champs », 2011.

Extrait de la publication

Frédéric Martel

J'AIME PAS
LE SARKOZYSME CULTUREL

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-7693-2

Extrait de la publication

LISTE DES PRINCIPAUX PERSONNAGES

NICOLAS SARKOZY, président de la République (2007-2012)
CARLA BRUNI-SARKOZY, mannequin, chanteuse puis première dame de France
CHRISTINE ALBANEL, première ministre de la Culture
FRÉDÉRIC MITTERRAND, second ministre de la Culture
BERNARD KOUCHNER, ministre des Affaires étrangères
XAVIER DARCOS, ministre de l'Éducation nationale, puis président de l'Institut français
ÉRIC BESSON, ministre de l'Économie numérique
EMMANUELLE MIGNON, directeur de cabinet de Nicolas Sarkozy, puis secrétaire générale du studio de cinéma EuropaCorp
FRANCK LOUVRIER, conseiller presse de Nicolas Sarkozy
PATRICK BUISSON, conseiller de Nicolas Sarkozy
HENRI GUAINO, plume de Nicolas Sarkozy
CATHERINE PÉGARD, conseillère culture de Nicolas Sarkozy, puis présidente du Château de Versailles
GEORGES-MARC BENAMOU, conseiller culture de Nicolas Sarkozy, tombé en disgrâce
ALAIN MINC, conseiller officieux de Nicolas Sarkozy
OLIVIER HENRARD, conseiller de Christine Albanel, directeur adjoint du cabinet de Frédéric Mitterrand (limogé), puis conseiller culture de Nicolas Sarkozy
CAMILLE PASCAL, secrétaire général de France Télévisions, puis conseiller communication de Nicolas Sarkozy
DENIS OLIVENNES, artisan de la loi Hadopi, P-DG de la Fnac puis directeur du *Nouvel Obs*, enfin P-DG d'Europe 1 et Lagardère Active Médias.

Et de nombreux personnages secondaires dans la culture, la communication et les médias, le numérique, l'éducation et la diplomatie culturelle.

Extrait de la publication

Prologue

SUR LE SARKOZYSME CULTUREL

J'aime pas le **sarkozysme culturel**. Est-ce une idéologie ? Une attitude ? Est-ce un concept ou une posture ? Un opportunisme ? Mon intuition première, c'est que le sarkozysme culturel est d'abord un système. Ce système global, qui n'a encore jamais été décrit dans sa complexité, repose depuis cinq ans sur des pratiques, des nominations, des abus de pouvoir et, surtout, une instrumentalisation de la culture à des fins politiques. Ainsi, le sarkozysme culturel ne renvoie pas seulement à la culture de Nicolas Sarkozy et à sa politique culturelle ; il échappe même parfois au président de la République et le dépasse. C'est une attitude plus générale, qui englobe les médias et la communication, le numérique, l'école, la vie intellectuelle ou encore la diplomatie. En cela, la culture au sens large est l'une des dérives graves du quinquennat, qui n'en manque pourtant pas – et le péché originel du sarkozysme.

*

J'aime Facebook pour ses petits boutons « **Like** » **ou** « **Unlike** », ou dans sa version française « J'aime » ou « Je n'aime plus ». J'adore Google pour son « + 1 ». J'aime Twitter pour ses « RT ». C'est ce qu'on appelle l'économie de la recommandation. Dire ce qu'on aime, et ce qu'on n'aime pas, simplement – y compris en écrivant « J'aime pas », avec la faute de français, assez typique de Nicolas Sarkozy. L'heure n'est plus aux demi-jugements. Il faut trancher. Choisir sans ambiguïtés.

Tel est le projet de ce livre. Car aujourd'hui, il ne faut pas seulement raconter le sarkozysme culturel, il faut aussi le juger. Ne pas craindre de s'engager. Ne pas hésiter à être bitchy !

Est-ce un livre de mauvaise foi ? Je ne le crois pas. Le respect des faits, des citations, des sources, est essentiel. Tout, dans ce livre, est vrai, de première main ou clairement sourcé. Est-il de parti pris ? Oui, bien sûr. Est-ce un règlement de comptes ? En un sens, peut-être, si cela signifie faire les comptes et le bilan du quinquennat.

Quand Nicolas Sarkozy est arrivé à l'Élysée, on a beaucoup parlé de la nécessité d'« évaluer » les ministres, on leur a fixé, dans des lettres portées par des gendarmes, des missions et demandé des « résultats ». Des cabinets d'audits américains devaient être mobilisés pour réaliser ces évaluations. Depuis : plus rien. À ce jour, par exemple, le ministre de la Culture, Frédéric Mitterrand, n'a toujours pas reçu sa lettre de mission. Un oubli ? Je me propose de le réparer dans ce livre en rappelant les faits et en faisant le bilan de la politique culturelle, intellectuelle, éducative et numérique, du quinquennat. Ce faisant, je parlerai aussi de la culture d'un homme : la culture de Nicolas Sarkozy.

*

Je n'ai pas beaucoup aimé, **depuis cinq ans**, décrypter le sarkozysme culturel. Je l'ai suivi avec une exaspération assidue. Ce fut mon métier, presque un job à plein temps. J'ai dû lire régulièrement ce qui a été écrit sur le sujet : les livres, nombreux ; les articles de presse, les blogs, les tweets, innombrables. J'ai interviewé tous les ministres concernés et les conseillers de l'Élysée ; j'ai reçu chaque semaine les acteurs, petits et grands, du sarkozysme culturel dans l'émission de radio que j'anime ; j'ai interrogé presque tous les acteurs de ce livre et leur entourage à l'exception d'un seul : Nicolas Sarkozy. Aujourd'hui, je reprends mes dossiers pour raconter.

Un dernier mot. J'ai avec le sujet que je traite une relation particulière. Le sociologue Raymond Aron expliquait que le problème n'est pas d'écrire un livre engagé, mais de ne pas

Extrait de la publication

le reconnaître. « Le vrai danger, c'est la partialité non reconnue », écrit-il. Et plus « l'équation personnelle » de l'auteur est connue, moins le danger de partialité est grand. D'où je parle ? Je suis de gauche et je l'assume. Mais je veux conserver également, quel qu'en soit le prix, mon indépendance et ma liberté. Ce livre n'est donc pas contre la droite, il est contre un système et certaines de ses dérives : le sarkozysme culturel. J'essaie de n'être, selon une formule syndicale fameuse, « ni neutre, ni partisan ». Je ne suis membre d'aucun parti. Peut-être même qu'un jour, si la gauche est au pouvoir, il me faudra écrire, avec le même esprit critique, *J'aime pas le socialisme culturel*. Nous verrons bien. Ce n'est pas le sujet du moment. Pour l'heure, il faut enquêter et raconter le sarkozysme culturel car ce système est là, au pouvoir, installé, dominant. Et je n'aimerais pas qu'il le soit encore en 2012.

C'est, cependant, une probabilité qu'on ne peut pas exclure. Souvenons-nous du 21 avril 2002. Ou de la réélection de George W. Bush en 2004 – je vivais alors aux États-Unis et sa victoire au terme d'une véritable guerre culturelle m'a beaucoup marqué. Il ne faut pas sous-estimer le président-sortant. À rebours de nombreux commentateurs qui se moquent d'un chef de l'État « beauf », mon hypothèse est que Nicolas Sarkozy maîtrise bien mieux qu'on ne le croit les questions culturelles. En les combinant à une stratégie de communication habile, à une puissance médiatique hors du commun, à un réseau de patrons de presse intéressés et à un travail de longue haleine sur les images et Internet, le président-sortant peut réussir son pari : être réélu. Comment ? Par la bataille des images et la guerre culturelle. C'est pourquoi ce livre s'intéresse à la fois au passé, au système mis en place et aux faits culturels du quinquennat, mais également au futur. La communication, les hommes, les relais, les idées du sarkozysme culturel qui vient : celui de la campagne de 2012.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

LE PREMIER SARKOZYSME CULTUREL

J'ai pas du tout aimé le **premier sarkozysme culturel**. Brut de décoffrage. Sans chichis. « Stallone, moi, je suis un inconditionnel. Je suis limite les larmes aux yeux. » « Je n'ai pas honte. J'assume mon attachement depuis le début à la Star Ac'. » « J'aime Chimène Badi, à la folie. » À cette époque, Sarkozy surjoue le plouc.

Nous sommes entre 2005 et 2007. Le président raffole des films *Les Bronzés* et *Le Père Noël est une ordure*. Il admire le Jacques Martin de l'École des fans, au point d'être tombé amoureux de sa femme, Cécilia, le jour où, en tant que maire de Neuilly, il célèbre leur mariage. Le sarkozysme culturel, c'est alors une paire d'acteurs : Christian Clavier (symbole des films franchouillards) et Jean Reno (dont Sarkozy fut témoin de mariage). Ajoutons-y *Le Grand Restaurant* avec son idole Louis de Funès et voilà toute la culture cinéma de Sarkozy.

Pour ce qui concerne la musique, on se souvient des chanteurs. Nos grands-mères avaient tous leurs disques : Mireille Mathieu, Michel Sardou, Didier Barbelivien, Gilbert Montagné, Enrico Macias et, bien sûr, Johnny Hallyday. De Johnny, vedette de son électorat ISF, il aime particulièrement « Retiens la nuit », idéal, dit-il, pour danser le slow.

Côté littérature, Nicolas Sarkozy affirme que le livre qu'il relira toute sa vie est *Voyage au bout de la nuit* de Céline – et on pourrait s'émouvoir, ou du moins s'intéresser plus que cela n'a été fait, à son étrange identification au personnage

Extrait de la publication

de Ferdinand Bardamu. Il lit aussi Prosper Mérimée, Françoise Sagan et, inévitable, Albert Cohen, en particulier *Belle du Seigneur*, dont le critique littéraire Angelo Rinaldi constate qu'il plaît « à tous les sous-préfets » et reflète l'« illustration du mauvais goût moyen d'une époque ».

*

J'aime pas ***Il faut sauver le soldat Ryan***. En 2007, c'est la référence absolue du chef de l'État. Il cite aussi John Steinbeck (celui de *Des souris et des hommes*, pas des *Raisins de la colère*), Salinger, Ava Gardner, Meryl Streep. Pour être souvent gaulo-gauloise, la culture de Sarkozy, Saison 1, est aussi très américanisée.

*

J'aime la réponse du candidat Sarkozy dans le quiz culture que le magazine *Elle* lui soumet peu avant l'élection. À quel art n'est-il pas sensible ? Sarkozy répond : « Au **chant grégorien** et à la techno. »

*

Et j'adore le fait que Nicolas Sarkozy, alors jeune conseiller municipal, a été éjecté de la mairie de Neuilly le jour du mariage de **Michel Sardou** par un agent qui l'avait pris pour un simple fan.

*

J'aime bien l'humour du Conseil supérieur de l'audiovisuel lorsqu'il a menacé de comptabiliser le temps de parole de **Steevy** avec celui du candidat Sarkozy. Il faut dire que la révélation du premier Loft Story sur M6 a adhéré à l'UMP et soutenu, un peu plus que de raison, Sarkozy dans l'émission *On a tout essayé* de Laurent Ruquier sur France 2. Sarkozy a d'ailleurs dit que Steevy était son « copain ». Pourtant, en matière d'humour, son vrai copain à l'époque, c'était plutôt Jean-Marie Bigard, connu pour ses stand-up grivois ou ses sketches gouailleurs, tel le « Lâcher de salopes » (pour

ne rien dire de sa négation du 11 Septembre ou de ses sorties anti-gays). Bigard accompagnera le président Sarkozy à Rome, lors de sa visite au pape Benoît XVI en décembre 2007. Arrivés quinze minutes en retard, ils se feront remarquer. Et le chef de l'État passera l'entretien avec le souverain pontife à consulter ses SMS.

*

J'aime bien remonter aux origines du sarkozysme culturel. C'est-à-dire à ***Libre*** et à *Témoignage*, deux des livres du candidat Sarkozy. Le premier a paru au tout début de l'année 2001. Sur le plan de l'écriture, de la langue, du style, il ne vaut pas un clou. Mais quel manuel de tactique politique ! C'est un pur témoignage d'apparatchik qui ne pense qu'à la politique, alors même que ce livre est censé raconter sa traversée du désert. En somme, un homme qui n'a rien de « libre », pas même la capacité à s'extraire de la politique. Côté culture, *Libre* est assez pauvre, si ce n'est une belle digression sur Hemingway.

La scène se passe en Ouzbékistan en 1994. Le jeune ministre Sarkozy accompagne le vieux président François Mitterrand dans son voyage officiel. Sarkozy écrit : « Mitterrand m'interrogea sur mes lectures, me lançant : "Naturellement, vous aimez Malraux ? – Non, Monsieur le président, je lui préfère de beaucoup Hemingway ! – Ça, c'est intéressant !", me répondit-il. S'ensuivit une longue conversation où je dus développer le pourquoi de ma préférence pour ce dernier. Je me souviens que nous parlâmes en détail de la guerre civile espagnole, et par évidence du chef-d'œuvre que représente à mes yeux *Pour qui sonne le glas*. Puis ce fut autour de Céline, de Camus, de Raymond Queneau et même de Blaise Cendrars que porta notre échange. J'avais l'impression de passer un examen. »

*

J'aime pas beaucoup plus ***Témoignage***, l'autre livre programme du candidat Sarkozy paru à l'été 2006. L'ouvrage

Extrait de la publication

débute par cette phrase symptomatique : « D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours voulu agir. » Suivent 280 pages volontaristes rédigées à la première personne, où la culture est secondaire, même s'il y récupère déjà Jaurès et Blum. Et ce qui frappe à la relecture, c'est à quel point Nicolas Sarkozy refuse de théoriser : « Je ne prétends définir aucune théorie, fixer aucun théorème, intellectualiser aucune expérience. » En revanche, un tic d'écriture, déjà, apparaît, avant d'être un tic de présidence : il *force toujours le trait*.

*

J'aime bien, comme Sarkozy, la chanson ***Mon Pays*** du chanteur Faudel. Le président a d'ailleurs déclaré, au moment de son élection : « J'écoute Faudel sur mon iPod quand je suis fatigué. » Le prince du raï avait soutenu le ministre de l'Intérieur Sarkozy durant les émeutes des banlieues. Il participera activement à sa campagne présidentielle en 2007, avant de s'en désolidariser violemment en 2010, dénonçant le fait qu'il a « cru au Père Noël » et qu'il a été pris « pour l'Arabe de service ». Dans *Témoignage*, Sarkozy épingle en revanche Jamel Debbouze, Yannick Noah et JoeyStarr (dont il orthographie mal le nom), qui lui ont reproché, eux, sa gestion des émeutes urbaines. Et si j'aime *Mon Pays*, j'aime encore plus *Ma France à moi* de Diam's – et là il n'y a aucun risque : elle n'a jamais été dans l'iPod de Sarkozy.

*

J'aime pas du tout l'obsession sarkozyste du « **quantitatif** » en matière culturelle : le prix des tableaux, le nombre d'entrées des films, les chiffres de vente des livres. « Léger, c'est cher ? Klein, plus que Léger ? Moins que Matisse ? », s'est interrogé le chef de l'État devant un tableau monochrome orange d'Yves Klein au Centre Pompidou mobile. Ce qui fait écho à sa rencontre plus ancienne avec l'écrivain de best-sellers Marc Levy (racontée par Yasmina Reza) : « Moi, je regrette, un type qui vend à des millions d'exemplaires, ça

m'intéresse. Si je lis pas Marc Levy, si je regarde pas le Tour de France, je fais un autre métier. » Lorsque l'écrivain arrive, Nicolas Sarkozy engage la conversation et lui lance : « Toujours devant moi dans les ventes. Et du coup, je me suis dit je vais me le faire. Mais vous avez toujours été devant. » Marc Levy répond : « Vous auriez intérêt à être en poche. Votre livre était un livre formidable, vous auriez intérêt à vous ouvrir à un nouveau public, jeune. » Nicolas Sarkozy : « Si vous faisiez un autographe... tu as pas une feuille Yasmina, quitte à être plouc, autant l'être jusqu'au bout ! »

Dans une autre scène, Yasmina Reza décrit Sarkozy lui donnant les chiffres de vente de son livre et disant : « Oui, c'est maladif. Je regarde les ventes, les retours, j'aime les chiffres nets, l'imprécision m'inquiète. L'éditeur me faxe tous les jours… Parfois je demande par régions ! »

*

J'aime bien la confession de Sarkozy, lors d'un dîner en 2004 : « Cet été, je suis allé au concert de **Pascal Obispo**, qui m'a parlé de sa relation avec le public, ça m'a beaucoup intéressé. »

*

J'aimerais bien comprendre pourquoi Sarkozy a **joué au beauf** en 2007. Était-ce une posture plutôt qu'une réalité ? Était-ce une stratégie politique de rupture ? Et si le candidat avait délibérément choisi la provocation ? Il se moque ainsi d'une gauche qui prétend parler au nom du peuple mais déteste la culture du peuple. Lui n'a pas ces pudeurs : il ose défendre les goûts culturels des classes populaires et moyennes. Il en rajoute même, en croyant que les Français votent désormais en fonction de leur culture, plus que de leurs intérêts, c'est-à-dire de leur identité. Aux films d'art et d'essai qui passent dans les centres-ville bobos, il préfère la culture mainstream des multiplexes des « exurbs » – ces villes de périphéries où vivent de plus en plus fréquemment « les gens ».

Extrait de la publication

Ce premier sarkozysme culturel rompt avec l'exception culturelle française. Le candidat-président est fasciné par la culture télévisée et américanisée. Il rejette la prétention intellectuelle parisienne de gauche autant que la « vieille France » conservatrice de droite. Rupture forte, s'il en est, avec l'esprit étroit d'une France raffinée et, tout à la fois, sa distinction, ses hiérarchies culturelles, son catéchisme artistique, sa langue châtiée, sa peur de la vulgarité, sa hantise du commerce et du petit écran. Sarkozy fait éclater les codes. On peut trouver tout cela étrange, ou critiquable, mais en France, en 2007, ça permettait d'être élu président de la République.

Extrait de la publication

2

« LE SARKOZYSME, C'EST DEVENU UN MÉTIER »

J'aime pas du tout la nuit du **Fouquet's**. On dirait un vieux 45 tours de Johnny Hallyday, présent ce soir-là : *Pour moi la vie va commencer*.

*

J'aime **la liste des invités de la soirée du Fouquet's**, scène primitive du sarkozysme culturel, le 6 mai 2007. Elle dit tout – elle en dit long. Une coterie de patrons de presse, d'idéologues néoconservateurs, d'artistes sur le retour, d'intrigants et de Iagos. Parmi la centaine de personnes conviées (et dont on connaît la liste grâce au petit livre d'Ariane Chemin et Judith Perrignon, *La Nuit du Fouquet's*), figurent notamment : Henri Guaino, « plume » du candidat et bientôt du président ; le sondeur Pierre Giacometti ; David Martinon, presque porte-parole de l'Élysée ; le producteur et animateur de télévision Arthur ; l'essayiste Nicolas Baverez ; Nicolas Beytout, alors directeur de la rédaction du *Figaro* ; l'homme de télévision et ancien patron d'Endemol, Stéphane Courbit ; Jean-Claude Decaux, patron de l'agence publicitaire du même nom ; l'éditeur des livres du président, Bernard Fixot ; l'homme d'affaires belge Albert Frère, actionnaire historique de Suez et, minoritaire, de M6 ; l'ancien directeur de l'opéra de Paris, Hugues Gall ; les acteurs Jean

Reno et Christian Clavier ; le chanteur Johnny Hallyday ; et bien sûr l'inévitable Alain Minc.

Voilà le premier acte du sarkozysme posé. Ces nababs du Fouquet's n'augurent rien qui vaille – et certainement pas la « République irréprochable » que Nicolas Sarkozy prétend ériger en mantra. N'annoncent-ils pas déjà le comportement du chef de l'État, si bien posé par sa formule : « Et pourquoi je me gênerais ? »

*

Plus encore que les présents, j'aime **les absents du Fouquet's**. Pourquoi Frédéric Lefebvre n'est-il pas là ? Est-il souffrant, ou son nom a-t-il été rayé de la liste par Cécilia Sarkozy, qui veillait au grain ? Et Franck Louvrier, l'homme de la communication de Sarkozy ? Probablement barré par Cécilia, lui aussi, comme les conseillers Laurent Solly, Pierre Charon et Emmanuelle Mignon. Pourquoi Édouard de Rothschild a-t-il été oublié ? L'actionnaire de *Libération* : ce ne serait pas convenable. Et François Pinault : trop ami de Jacques Chirac ? Et Jacques Attali, l'ami du président et son voisin de Neuilly ? Et Yasmina Reza, pourtant bien introduite depuis quelques mois ? Tous, aussi, sont absents.

*

J'aime pas beaucoup cette catégorie surreprésentée au Fouquet's : celle des **patrons de groupes médias**. Arrêtons-nous un instant sur cinq d'entre eux, parce qu'ils sont au cœur de notre récit : Martin Bouygues (TF1), Serge Dassault (*Le Figaro*), Bernard Arnault (*Les Échos*), Vincent Bolloré (*Direct Soir*), ainsi que, le grand absent ce soir-là, Arnaud Lagardère (Europe 1).

Le premier, Martin Bouygues, est considéré comme le « meilleur ami » du nouveau président. Ce catholique pratiquant, habitant Neuilly, autodidacte (euphémisme pour dire qu'il a été un médiocre élève), dirige le puissant groupe de BTP fondé par son père, Francis. Présent dans l'immobilier, l'eau, les routes, les télécoms, c'est aussi l'actionnaire principal de

Extrait de la publication

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHBN000527.N001
Dépôt légal : janvier 2012

Extrait de la publication